

LA VALSE AUX ADIEUX



D'abord il y a la fumée, les témoins s'accordent sur ce point. Ici elle est blanche, on brûle des documents. Dans la scène qu'ils décriront, elle sera noire. La musique stridente produit un malaise, une foule de visages nous fait face, mue par un balancement qui n'est pas sans rappeler la mécanique des automates. Le portrait d'un homme, Ryszard Siwiec, apparaît dans l'entrebâillement d'une fenêtre, à travers les barbelés. C'est la Cérémonie des Moissons dans le Stade des Dix Ans de Varsovie : de jeunes gens costumés défilent en brandissant des fleurs en papier et les musiciens entament des airs traditionnels. En quelques plans, Maciej Drygas

distille par petites touches l'argument du film et insuffle le ton : le spectateur interloqué n'aura aucun répit et devra saisir lui-même les indices semés au fil des archives, pour reconstituer la trame de ce qui s'est joué le 8 septembre 1968.

Ainsi prévenu, on peut maintenant s'enfoncer dans les entrailles des archives officielles du Parti communiste polonais. Une dame nous ouvre une porte, on suit un couloir, parvient à une autre porte, qui donne sur un autre couloir, encore une porte et ce sont des milliers de rapports qui s'offrent à nous, liés en paquets par une simple ficelle, entassés jusqu'à

former de véritables montagnes de papier. La caméra subjective et les bruitages intensifiés donnent une grandiloquence à cette exhumation qui n'est pas sans ironie. On nous lit avec détachement comment Ryszard Siwiec a distribué des tracts contenant de fausses informations sur la situation politique et sociale de la Pologne, et comment il est mort quelques jours plus tard... accidentellement.

Si Maciej Drygas commence par citer la version officielle, ce n'est pas tant pour s'aménager la liberté d'en réfuter ensuite la véracité, c'est surtout dans l'optique de placer le spectateur dans une dynamique ►

► personnelle. Cette première version est en effet facile à admettre, dans la mesure où elle tient du fait divers. Ce n'est qu'au fil des entretiens et des archives, agencés avec soin par le réalisateur, que cette fine pellicule de glace qui nous masquait la vue se fissure, et qu'apparaissent les profonds abysmes dans lesquels s'est débattu Ryszard Siwiec jusqu'à son ultime geste.

Drygas filme subtilement les proches qui évoquent avec une lucide introspection la force de caractère de Siwiec et les infimes détails annonciateurs qu'ils n'ont pas su interpréter. Puis le cinéaste se rend à l'épicentre, dans les gradins du stade où il rencontre plusieurs témoins. Progressivement le canevas se révèle et les miettes festives de la Cérémonie des Moissons disséminées le long du film en deviennent cauchemardesques, au

regard des témoignages qui nous font osciller entre une sensation d'écœurement et une envie de révolte. Le réalisateur resserre inexorablement son cadre sur un périmètre proche de Ryszard Siwiec, sans l'y inclure. Il scrute méticuleusement chaque visage. S'élève la voix de Siwiec, enregistrée quelques jours plus tôt. Il nous livre son «impensable» blessure, avivée par l'endormissement généralisé, et montre tous les espoirs qu'il porte en l'éveil de ces hommes et femmes qui assistent à son immolation. Le spectateur discerne alors l'écho de ses mots dans les

grimaces décontenancées, les gestes impuissants et les regards qui se détournent.

Lorsque Siwiec apparaît enfin à l'écran, il l'emplit entièrement et ne le quitte plus: le réalisateur monte et remonte une séquence de quelques secondes en une spirale infernale à la limite du supportable. Au plus proche de cet homme, ses traits s'estompent en un spectre munchéen. La conviction de Ryszard Siwiec lui donne la force d'esquiver les gestes d'assistance et d'entamer une danse létale. Face à l'indicible, alors que brille encore dans nos esprits l'image de sa liberté suprême, nous voici acculés. La détermination messianique de cet homme qui se dit ordinaire nous aveugle douloureusement.

Pauline Fort
Photo: Turboalieno

Entendez mon cri
de Maciej Drygas
ROUTE DU DOC

jeudi - 14h30 - Salle 1
vendredi - 21h30 - Salle 4

21h30 - COOPÉRATIVE FRUITIÈRE - Projection des films du Master documentaire 2009

Dans les bois de Païolive
de Camille Aurelle - 22'

En attente
de Mahsa Karampour - 18'

Jacky Jay, chemin des jardins
de Stéphanie Régnier - 13'

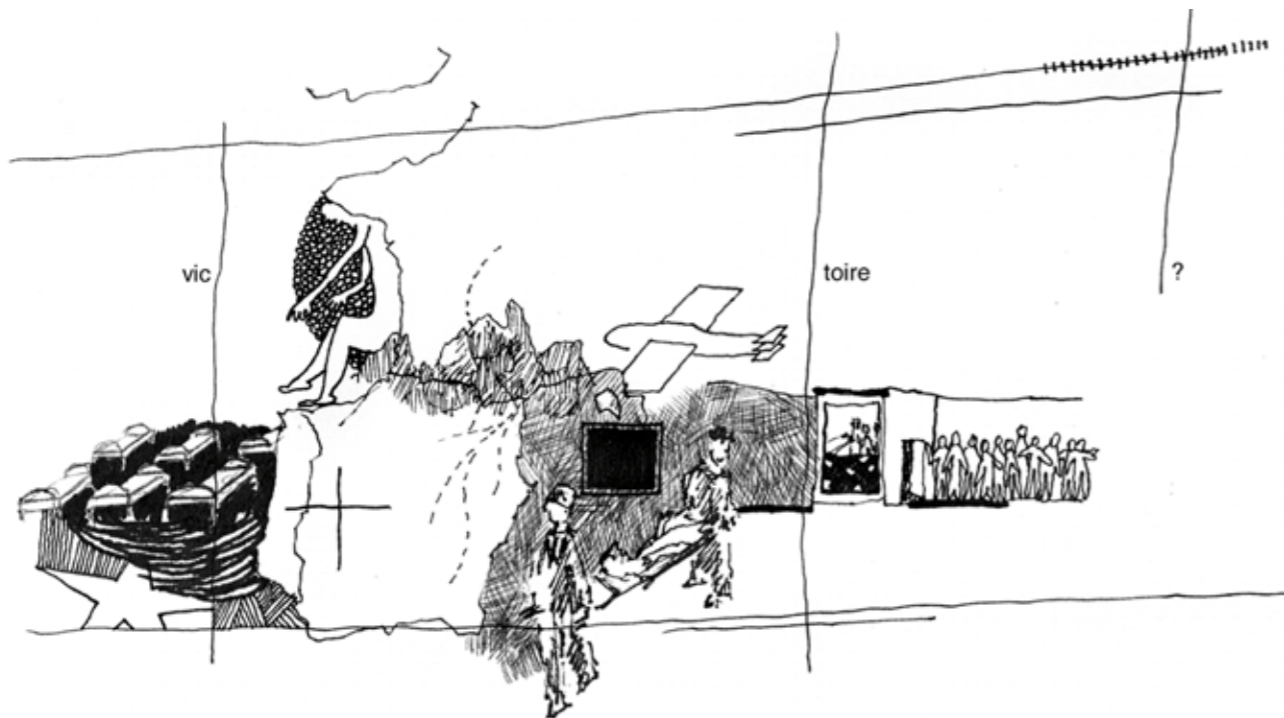
Les Films d'Alexis
de Fabien Blanchon - 24'

Capitaine Serdyuk
de Franck Moulin - 17'

Si loin, si près
de Chujing Xu - 25'

À l'issue des projections, discussion avec les réalisateurs autour d'un verre.

SUR-LE-CHAMP par Alban de Tournadre



« Fabriquer des films comme des *bombes temporelles* »

Dans *L'impossible - Pages arrachées*, poursuivant son engagement auprès des sans-papiers, Sylvain George étend son regard vers d'autres luttes et lieux de résistance. Sa caméra parcourt le sentier des damnés, victimes de politiques répressives aux conséquences mortifères.



Quels liens existe-t-il entre deux films sur les sans-papiers à Calais, deux manifestations étudiantes à Paris et des *footages* de Guy Hocquenghem et Lionel Soukaz datant des années 1970 et 1980 ?

Le film essaie d'attester des politiques iniques qui façonnent notre temps, octroient des privilèges à une minorité au détriment d'une majorité, perpétuant ainsi des inégalités et des injustices sociales, favorisant une guerre des classes. Dans le même temps, le film montre comment un individu ne peut se réduire à une «origine» sociale ou ethnique. Il travaille donc au corps la question de la révolte et de l'insurrection. Comment des individus peuvent-ils refuser les «assignations à résidence» ?

Le projet est né d'une proposition de Nicole Brenez: tourner un film en super 8 pour une programmation du Cinéma du Réel. En tournage à Calais, j'ai

réalisé un film de dix minutes qui me permettait de parler de la mort, passée totalement inaperçue, d'un jeune afghan assassiné par la mafia fin 2008. Un «suicidé de la société», comme dirait Artaud. J'ai ensuite appris que le film serait projeté au MK2, chose inconcevable pour moi compte tenu des positions de Marin Karmitz, ex-cinéaste maoïste devenu grand entrepreneur et ayant, comme récent fait d'arme, accepté la proposition de Nicolas Sarkozy de présider une commission sur l'avenir de la culture en France. Je suis alors parti sur l'idée de faire un deuxième film contre Karmitz et ses acolytes, à partir du livre de Guy Hocquenghem *Lettre à ceux qui sont passés du col Mao au Rotary* et de trois films de Lionel Soukaz dans lequel Hocquenghem apparaît, ou qu'il a co-réalisés. Cela a donné une première esquisse en deux parties. Ensuite, j'ai poursuivi sur ma lancée. Se sont greffées deux parties supplémentaires consacrées aux étudiants. ►

ENTRETIEN AVEC SYLVAIN GEORGE RÉALISATEUR DE L'IMPOSSIBLE - PAGES ARRACHÉES

La manifestation du 19 mars et la révolte des étudiants à Paris qui s'est terminée par l'arrestation de trois cents personnes et l'inculpation d'une cinquantaine d'entre elles. Certains ont même écopé de trois mois de prison ferme... Dans le prolongement de cette manifestation, il y a celle du 1er mai: les étudiants, intermittents et précaires occupent l'Hôtel de Ville de Paris, dans un geste qui répète celui, historique, de La Commune. Celle-ci est en effet un référent historique important dans les mobilisations et luttes actuelles.

Comme vos autres films, *L'Impossible* est un travail documentaire extrêmement formel: ralentis, intertitres, citations littéraires, passage du noir et blanc à la couleur... Comment abordez-vous cette question de la forme?

Je crois profondément qu'un film signe la mise en doute de ce que l'on est, de ce que l'on croit être, de nos supposées fondations. C'est un laboratoire, un champ d'expérimentation qui subvertit les catégories établies et donne à voir d'autres possibilités de vie. Sa construction procède donc de tensions qui trouvent leur résolution momentanée dans le «résultat» final, le film. Pour mettre en jeu ses ressources propres et construire son rapport au monde, un cinéaste, comme un écrivain, un peintre etc., se doit d'essayer de jouer, d'explorer de la façon la plus exigeante possible, les ressources du medium et des matériaux qu'il a à disposition. Par exemple, la première partie «Niggers wood (Je brûle comme il faut!)» est en super 8 noir et blanc et couleur. Le film joue sur des oppositions et des discontinuités: neige, froid / pellicule noir et blanc; feu, paysages en feu / pellicule couleur mais utilisation du rouge uniquement... En soulignant des éléments «premiers» (feu, eau, neige, glace, vent etc.), j'essaie de témoigner de certaines conditions de vie et de déconstruire une idéologie dominante qui tend à assigner les migrants – mais aussi les gens de banlieue, souvenons des «sauvageons» de Chevènement –, à un état de nature. Comme des barbares qui vivent dans la «jungle»... J'essaie de jouer avec les ressources propres des matériaux utilisés, de créer des ruptures, des niveaux de temporalités différents (ellipses dans le temps au sein d'un même plan en appliquant aux images des vitesses de ralentis différentes, travail sur la notion d'archives, de documents, etc.), afin d'être, autant que faire se peut,

à la hauteur des enjeux historiques de notre époque. Il ne s'agit donc pas d'un travail purement «formel». Je ne raisonne pas de façon dualiste et récuse la polarité fond/forme.

***L'Impossible* est nourri pour l'essentiel de citations d'Une Saison en enfer de Rimbaud. S'agit-il de donner à voir les damnés?**

Dans *Une Saison en enfer*, Rimbaud engage de façon radicale un processus de subjectivation qui le voit remettre en question les catégories de l'identité et de l'altérité. De surcroît, la grille de lecture de Rimbaud est encore très marquée par le christianisme et le catholicisme. S'appuyer sur ce texte me permet de désigner la présence et prégnance d'une religion hyper-conservatrice et réactionnaire dans la vie publique en Europe et en France. Rimbaud travaille la question du mal, comme Lautréamont dans son troisième chant ou Dostoïevski dans «La Confession de Stavroguine» qui conclut *Les Démons*, et dont je mets quelques citations. Dans la question du mal chez ces auteurs, Walter Benjamin voyait un geste insurrectionnel à l'endroit de la morale et de l'humanisme bourgeois. Dans les quatre premières parties, je montre des «damnés» qui tentent de lutter. Dans la dernière partie – le pamphlet visuel d'après Hocquenghem, d'une tonalité très joyeuse –, je renverse l'ensemble. La révolution est accomplie. Cette partie, qui récapitule tous les jalons esthétiques qui ont été posés dans les parties précédentes, montre que les damnés ne sont pas ceux que l'on croit. Les gens de pouvoir qui construisent des politiques mortifères, ces gens qui œuvrent à la poursuite d'une société de classes, de domination et d'exploitation, ce sont eux qui sont les véritables damnés. Sur un certain plan de réalité, ils ont le pouvoir; sur un autre plan de réalité, plus juste, plus éthique, extrêmement réel, ils ont déjà perdu. Il s'agit de construire, ici et maintenant, des plans de réalité plus conformes à une certaine idée de la justice. D'où la nécessité d'essayer de créer des espaces-temps où, un bref instant, justice soit enfin rendue à des personnes qui en ont été privées, dont les droits ont été ou sont bafoués – soi-même comme un autre. D'où la nécessité de fabriquer des films comme des «bombes temporelles», qui interrompent la société de classe et opèrent des actes révolutionnaires purs: rendre justice «au grand soleil d'amour chargé», dirait Rimbaud.

L'Impossible - Pages Arrachées
de Sylvain George
ACTUALITÉS POLITIQUES

Propos recueillis par Anita Jans.
Photo: Anatole Barde

L'art de la propagande

Loznitsa poursuit, après *Blockade*, son travail d'exhumation des archives russes. Il nettoie les pellicules 35mm et les sonorise. Les images de *Revue* frappent d'abord par l'effet actualisant de leur netteté. Elles sont d'aujourd'hui, indubitablement, et portent avec elles l'inquiétante étrangeté d'un passé au présent.

Ces plans, qui exposent la dure et gratifiante vie ouvrière de l'ère Khrouchtchev, ont, historiquement, une valeur rhétorique, puisqu'il s'agit de propagande. Cette propagande soviétique, nous la connaissons (mal), mais nous ne l'avons jamais rencontrée détachée du discours universitaire qui en dénonce immédiatement les fins d'aliénation. Nous l'avons croisée dans les manuels scolaires et à l'occasion de quelques insomnies télévisuelles, mais toujours déjà désamorcée, offerte au dédain, et, par conséquent, jamais regardée autrement que sous l'angle de son efficacité de décérébration.

Ici, bien sûr, on s'amuse encore de la naïveté de certaines mises en scènes, de la grossièreté d'une apologie mécanique, sans nuance, récitée sur le bout des doigts. Mais surtout, la rareté des indices qui permettraient une inscription historique précise (on se situe dans les années 1950-1960), libère la valeur esthétique de ces plans que n'occulte plus leur portée politique. Ce qu'on découvre alors, c'est le geste artistique de leurs auteurs anonymes. L'évacuation de l'Histoire et de la politique, ainsi que la restauration des bobines, permettent qu'on se laisse innocemment séduire. On admire la beauté monumentale des usines sidérurgiques et les contrastes incandescents de leur représentation argentique. On est gagné par l'enthousiasme enfantin des foules prolétariennes, savamment

mises en scène, dans une alternance de plans serrés détaillant la précision du geste ouvrier et de plans d'ensemble embrassant le gigantisme des ouvrages (immenses filets de pêche grouillants de poissons, architecture pléthorique, locomotives, fusées). On admire les scientifiques à la conquête de l'espace, et ceux qui transforment la glace en terre fertile. Leur opiniâtreté vaut celle des paysans qui parcouraient leurs champs inondés sur des radeaux de fortune et le courage des pionniers lancés à l'assaut des frimas sibériens.

Tout est joyeux sous le ciel de Russie, jusqu'à la dénonciation du cauchemar capitaliste exposé aux moqueries estudiantines sous la forme d'un twist diabolique dansé par des marionnettes. On se réjouit, moins de la décadence américaine que du déhanchement fiévreux auquel se livrent les poupées de bois.

Mais on est surtout gagné par la stupéfiante créativité des artistes qui ont arpenté la Russie derrière leurs caméras. Ils savaient composer leurs plans, laisser du temps au mouvement, et cadrer les paysages à l'échelle du ciel, conscients que l'horizon est la plus puissante métaphore de l'espoir. Grâce à eux, on croit au mensonge ouaté des vies indolores. Non sans ressentir un certain malaise, mais la fascination que suscitent ces représentations n'est finalement pas plus coupable que celle éprouvée devant n'importe quelle fiction hollywoodienne.

Le Parti fait son cinéma, voilà tout. Avec talent. Et, à présent que le conflit Est-Ouest s'est verticalisé dans une guerre économique Nord-Sud, on peut goûter ce cinéma comme on aime les films d'espionnage américains de la même période.

Par ailleurs, au-delà de la séduction esthétique de *Revue*, on s'étonne d'un sentiment de familiarité. C'est que la voix du journaliste qui commente avec enthousiasme des événements neutres ne nous est pas étrangère. Elle est celle d'un vampire immortel qui poursuit aujourd'hui sa litanie du «tout va bien chez nous» au long des *news* télévisées, de CNN à TF1. On ne pointerait pas ici l'isomorphie de l'hypnose soviétique et du confort éteint de nos convictions démocratiques sur fond de citoyenneté fantôme. Nos philosophes ont assez dénoncé la béatitude droit-de-l'hommiste et la sauvagerie guerrière qu'elle désinhibe. On se demandera plutôt ce qui resterait si, dans cinquante ans, un film semblable était réalisé à partir de nos actualités nationales. Il nous semble qu'on obtiendrait quelque chose de similaire sur le fond, le cinéma en moins.

Si une leçon peut se tirer du film de Loznitsa, c'est que la propagande communiste, et pas seulement l'épiphénomène Eisenstein, a joué un rôle dans l'évolution de l'esthétique cinématographique. Ne serait-ce que pour cela, elle est plus aimable que le stroboscope enragé de nos télévisions épileptiques.



Revue
de Sergueï Loznitsa
SÉANCES SPÉCIALES
jeudi - 17h15 - Salle 4

Antoine Garraud
Photo: Anita Jans

JEUDI 20 AOÛT

10h - BLUE BAR
Réunion RED

Salle **1**

matin

10h - REDIFFUSION
Fondamenta delle convertite de Penelope Bortoluzzi - 2008 - 117'
Ti penso de Vincent Dieutre - 2009 - 5'

après-midi

14h30 - ROUTE DU DOC
Le Menuisier de Wojciech Wiszniewski - 1976 - 13'
Wanda Gosciminska, Tisseuse de Wojciech Wiszniewski - 1975 - 21' **Les Gens du voyage** de Kazimierz Karabasz - 1960 - 10'
Krystyna M. de Kazimierz Karabasz - 1973 - 33'
Entendez mon cri de Maciej Drygas - 1991 - 46'
Débat en présence de Marcel Lozinski, Rafael Lewandowski, Jacob Dammas, Wojciech Szczvdto et Christophe Postic

17h - ROUTE DU DOC
Happy end de Pawel Kedzierski, Marcel Lozinski - 1973 - 16'

Collision frontale de Marcel Lozinski - 1975 - 11'
Essai de microphone de Marcel Lozinski - 1980 - 19'
89 mm d'écart de Marcel Lozinski - 1993 - 11'
Débat: voir séance de 14h30

soir

21h - ROUTE DU DOC
So It Doesn't Hurt de Marcel Lozinski - 1998 - 48'
Sept juifs de ma classe de Marcel Lozinski - 1991 - 40'
Kredens de Jacob Dammas - 2007 - 26'
Débat: voir séance de 14h30



Salle **2**

matin

10h - INCERTAINS REGARDS
Bulbul l'oiseau des villes de Mohammad Reza Hossaini - 2008 - 27'
La Femme mitrailleuse de Francisco López Ballo - 2009 - 76'
Déconstruction de Marcel Hanoun - 2009 - 23'
Débat en présence de Francisco López Ballo, Séverin Blanchet et Marcel Hanoun

après-midi

14h30 - REDIFFUSION
Silence dans la vallée de Marcel Trillat - 2007 - 82'
Étranges Étrangers de Marcel Trillat, Frédéric Variot - 1970 - 58'
Les Yes men refont le monde de Andy Bichlbaum, Mike Bonanno, Kurt Engfehr - 2009 - 90'

soir

21h - JOURNÉE SCAM
Lobbying: au-delà de l'enveloppe de Myriam Tonelotto - 2003 - 45'
Débat: voir séance du matin en salle 3

Salle **3**

matin

10h15 - JOURNÉE SCAM
L'Éléphant, la Fourmi et l'État de Jean-Michel Meurice, Christian Dauriac - 2003 - 90'
UBS, le cauchemar américain de Steven Artels - 2008 - 52'
Présentation par Jean-Marie Drot et Guy Seligmann. Débats en présence de Jean-Michel Meurice, Steven Artels, Jean-Daniel Bohnenblust, Denis Robert, Myriam Tonelotto, animés par Dominique Rousset.

après-midi

14h45 - JOURNÉE SCAM
Delta, Oil's Dirty Business de Yorgos Avgeropoulos - 2006 - 65'
Journal intime des affaires en cours de Denis Robert, Philippe Harel - 1997 - 114'
Débat: voir séance du matin

soir

21h15 - INCERTAINS REGARDS
Le Temps des grâces de Dominique Marchais - 2009 - 123'
Débat en présence du réalisateurs

Salle **4**

matin

10h30 - REDIFFUSION
Le Madrigal des amants de Michel Follin, Anne Hoang - 1984 - 26'
Pardesi de Michel Follin - 1992 - 90'
Victoire de la vie de Henri Cartier-Bresson, Herbert Kline - 1937 - 49'
Listen to Britain de Humphrey Jennings, Stewart McAllister - 1942 - 20'

après-midi

15h - REDIFFUSION
Bulbul l'oiseau des villes de Mohammad Reza Hossaini - 2008 - 27'
La Femme mitrailleuse de Francisco López Ballo - 2009 - 76'
Déconstruction de Marcel Hanoun - 2009 - 23'

soir

17h15 - REDIFFUSION
Revue de Sergeï Loznitsa - 2008 - 82'
Material de Thomas Heise - 2009 - 164'

15-18h - SALLE DE PROJECTION COLLECTIVE
Séance Collège au cinéma

20h30 - AIZAC
Projection dans le village
Cheminots de Luc Joullé et Sébastien Jousse

13h - BLUE BAR
Ardèche Images
Information sur les formations à Lussas

Salle **5**

matin

10h15 - ACTUALITÉS POLITIQUES DU DOC
Manuela de Groupe Medvedkine - 1967 - 5'
Le Cheminot de Fernand Moszkowicz - 1968 - 22'
C.A.13, Comité d'action du treizième de Collectif ARC - 1968 - 40'
Coordinateur: Patrick Leboutte. Débat en présence de Jean-Denis Benan, Naïma Bouferkas, Dounia Bouvet-Wolteche, Jean-Claude Cottet, Sylvain George, Denis Gheerbrant, Alain Nahum et Nicolas Potin

après-midi

14h45 - ACTUALITÉS...
Jusqu'au bout de Collectif Cinélutte - 1973 - 40'
Petites Têtes, Grandes Surfaces - **Anatomie d'un supermarché** de Collectif Cinélutte - 1974 - 36'
À pas lentes de Collectif Cinélutte - 1979 - 43'
Débat: voir séance du matin

17h30 - ACTUALITÉS...
Cochon qui s'en dédit de Jean-Louis Le Tacon - 1980 - 40'

soir

21h15 - ACTUALITÉS...
Les Trois Cousins de René Vautier - 1970 - 10'
Les Ajoncs de René Vautier - 1970 - 14'
Nationalité immigré de Sydney Sokhona - 1976 - 90'
Débat: voir séance du matin

PLEIN AIR

21h30
L'Épine dans le cœur
de Michel Gondry - 2009 - 86'

Retrouvez les ouvrages liés à la programmation à la librairie Histoire de l'œil située à côté de l'accueil public.